



# CLOVA, LE VILLAGE DE RÉSISTANTS

PAR ÉRIC GRENIER  
PHOTOS DE RODOLPHE BEAULIEU





**FRANÇOIS LEGAULT AVAIT LIVRÉ  
AUX FLAMMES LEUR PATELIN CAMPÉ  
AU MILIEU DES BOIS. C'ÉTAIT MAL  
CONNAÎTRE LES MEMBRES DE CETTE  
COMMUNAUTÉ ROMPUE À LA DÉBROUILLE.  
VOICI CE QUI RESTE DE CLOVA,  
UN AN APRÈS LES FEUX DE FORÊT  
DÉVASTATEURS DE 2023.**



# IL

**A FALLU QUE JE BRAQUE** rapidement le volant vers la gauche pour éviter le face-à-face avec le semi-remorque planétaire chargé de 120 tonnes de bois, apparu à l'entrée d'un détour aveugle et en haut d'une pente abrupte, sur cette route de terre à une seule voie. Son conducteur devait pourtant savoir que nous étions sur son chemin : mon compagnon de route, le photographe Rodolphe Beaulieu, respectant religieusement la consigne d'annoncer à l'émetteur-récepteur notre présence à chaque borne kilométrique, venait de claironner : « Kilomètre 50, Wabash, *pickup* montant. » Mais le camionneur n'avait pas jugé bon de nous signaler la sienne. La route lui appartenait.

Son véhicule était chargé de billots d'épinettes calcinées, empilés sur au moins 25 pieds de haut et 14 de large. Même que deux ou trois billes avaient l'air d'être sur le point de s'échapper pour nous chasser, tels des missiles Tomahawk. Par chance, une ouverture permettant d'accéder à un secteur de coupe de bois s'est présentée sur la gauche. J'ai lâché un gros « wô », pas tant pour exprimer de la terreur face à une mort appréhendée que pour la satisfaction de pouvoir enfin prendre une photo de ces impressionnants monstres mécaniques. Trois fois déjà, en à peine 30 km sur le chemin Wabash reliant Parent à Clova, nous avons croisé d'autres planétaires. Trois fois, les zones de dégagement se trouvaient sur la droite ; pas pratique pour le photographe assis côté passager.

Cette route de fortune permet à la scierie Arbec de Parent, titulaire des droits de coupe dans le secteur, de gagner du temps contre les longicornes noirs, friands d'épinettes calcinées, et de sortir les 10 000 hectares — plus de la moitié de l'île d'Orléans — d'arbres de la forêt boréale que le feu 225 a brûlés jusqu'aux racines en juin 2023. Pas le temps de niaiser avant que l'insecte aux longues antennes, dont le corps à lui seul s'étire sur trois centimètres, avale toute la « possibilité forestière » du territoire incendié. On entendait d'ailleurs aisément les

« crunch-crunch » des longicornes émis en chœur sous l'écorce noirecie quand on marchait dans le brûlis. « On a juste quelques mois avant que le bois ne soit plus commercialement utilisable », faisait valoir Eric Chagnon, contremaître pour Rexforêt, une entreprise qui réalise des travaux sylvicoles dans les forêts publiques. « C'est pour ça que ça presse et que tu croises tant de *trucks* de bois sur ton chemin. Faut que ça sorte, faque annoncez-vous ! » nous avait-il prévenus quand nous l'avions rencontré, deux heures plus tôt, au village de Parent, en Haute-Mauricie.

Nous voilà à environ une trentaine de kilomètres au sud-est de Clova, au sommet d'une colline dégarnie par les flammes et les abat-teuses, où la vue embrasse, mille après mille, la désolation. C'est ici qu'a sévi le « feu du Brouillard », comme les gens de la place l'ap-



**En ouverture :** Le chalet appartenant à la famille de l'auteur, épargné par les flammes malgré la proximité du feu. **Ci-dessus :** L'auteur sur une route forestière qui était au cœur du brasier. **Ci-contre :** Une rue du village de Clova.





pellent, par référence au lac près duquel est né l'incendie de forêt n° 225, à la suite d'un coup de foudre, le premier jeudi de juin 2023.

En ce premier jeudi de juin 2024, le sol est aussi sec à se fendre qu'il y a un an et le ciel prend des couleurs d'ecchymose tandis que le tonnerre gronde. Les éclairs sont visibles et l'histoire semble vouloir se répéter.

À Clova, les gens sont nerveux. Et moi aussi : c'est la première fois que j'y retourne depuis cette déflagration qui a failli réduire le village en cendres, l'an dernier. La première fois depuis que le feu 224, fusionné au feu 225, a avalé toute la forêt autour du chalet de pêche, de chasse et de vacances bâti par mon père, ma mère, mes frères et moi. Grâce à un peu de chance (le feu est un élément au comportement bien mystérieux...) et surtout de prudence de base, notre chalet familial a été épargné ! Nos stratégies, soit garder la végétation à bonne distance de l'habitation et choisir des matériaux ininflammables pour sa construction, il y a près de 35 ans, ont payé. Certaines dépendances, dont une remise, n'ont pas survécu. Mais une autre a été sauvée par l'intervention courageuse de résidents de Clova, dont un ami trappeur qui possède un camp au bord du même lac, et qui nous est venu en aide alors que la forêt fumait toujours.

Clova est un peu au milieu de nulle part, ou au centre de tout, selon le point de vue. Ancien village de compagnie forestière et gare ferroviaire majeure des premières années de la ligne transcontinentale (qui relie encore aujourd'hui Moncton, sur la côte atlantique, et Prince Rupert, sur la côte pacifique), l'endroit compte à peine 36 personnes qui y habitent officiellement de façon permanente. Mais le hameau aux allures de Far West — ne cherchez pas l'asphalte, il n'y en a pas dans ses quelques rues semblables à des pistes de VTT — est la plaque tournante d'une des plus importantes destinations de pêche, de chasse et d'aventures en Amérique du Nord, avec le réservoir Gouin à proximité.

Quatre cents camps et chalets et leurs utilisateurs, dans un rayon de 100 km, comptent sur ce point de service névralgique (dont notre chalet





familial, à 28 km seulement, mais à plus d'une heure de route en camionnette, avant les travaux forestiers dans les brûlis). On trouve aujourd'hui à Clova un restaurant, un dépanneur avec des pompes à essence, une gare, une auberge et deux bases d'hydravions. À sa meilleure époque, dans les années 1940 et 1950, il y avait l'école, l'hôtel et son bar ainsi que l'église, pour y confesser ses péchés commis la veille à l'hôtel.

## « C'EST

**SEC DEPUIS LE PRINTEMPS** », se plaint Dominic Vincent, propriétaire du restaurant Clova et de l'auberge du même nom, aussi pilote de brousse à ses heures, que nous avons rencontré au village le lendemain de notre arrivée. Occasionnellement, il

rend service aux deux transporteurs par hydravion de Clova, quand il manque un pilote. « C'est la bonne blague à faire aux clients, de leur dire que la compagnie doit être mal prise en maudit pour faire appel au *cook* du village pour les transporter. »

Mais aujourd'hui, le temps n'est pas à la blague. « Ce n'est pas standard comme conditions météo depuis quelques années, dit-il, assis dans son restaurant. Normalement, on ferme notre saison de moto-neige après la première semaine d'avril. Cette année, ça a été la deuxième fin de semaine de mars. La neige fond tôt et ça sèche vite. Le premier orage qu'on a eu en mai, ça a rendu les gens très nerveux, et hier, ce n'était pas plus rassurant. »

Le 1<sup>er</sup> juin 2023, une centaine d'incendies allaient éclore telle une épidémie un peu partout dans la forêt boréale de la province, au moment où une ligne d'orages traversait le Québec d'ouest en est dans les pires circonstances : pendant une sécheresse printanière inédite, qui durait depuis plusieurs semaines. La plus inconcevable des saisons de feux de forêt de mémoire de Québécois démarrait. Environ 1,1 million d'hectares allaient brûler, seulement dans cette première vague d'enfer. Au total pour l'année, ce serait 4,3 millions d'hectares, de quoi couvrir toute la Suisse.

Dire que la saison des feux de 2023 était du jamais-vu est un euphémisme. Si les chercheurs en foresterie ont pu établir des parallèles entre la saison 2023 et celle de 100 ans auparavant en matière de





superficie brûlée, là s'arrêtent les comparaisons. Car avant les années 1960, les feux étaient à peu près laissés à eux-mêmes. Seules la pluie, la neige ou une intervention du ciel — littéralement — pouvaient mettre fin aux brasiers. « Quelque 25 000 enfants iront en pèlerinage à Notre-Dame du Roc pour implorer le ciel de donner plus de pluie pour éteindre les feux de forêt qui ravagent le nord du Québec », écrivait le quotidien *La Patrie*, entre deux manchettes de bombardements allemands et alliés, le 5 août 1941. Parmi les localités remplies d'inquiétude lors de cette saison aussi hors norme, il y avait une petite bourgade érigée en 1920 par la Canadian International Paper (CIP), Clova, dont la population était de presque 300 habitants à l'époque.

Quatre-vingts ans plus tard, les incendies de forêt se combattent avec des stratégies dignes des campagnes militaires modernes, soutenues par de l'équipement à l'avenant : bombardiers d'eau, machinerie lourde, bataillons héliportés, lances, camions-pompes, satellites, radars, détecteurs de foudre, avions de reconnaissance.

L'ampleur de la catastrophe et l'impossibilité de répondre à toutes les urgences alors que la crise des feux est à son apogée en 2023 vont

toutefois forcer le premier ministre du Québec au sacrifice. « Malheureusement, Clova, 36 habitants... On a comme perdu le contrôle. On va être obligé de laisser brûler Clova », annonce sombrement François Legault lors d'un point de presse au siège social de la Société de protection des forêts contre le feu (SOPFEU), à Québec, le 5 juin. Celui-ci commet une méprise en raison des informations que lui a fournies la SOPFEU et que l'organisme public corrigera dans les heures suivantes : seuls les combats par bombardiers d'eau ont été suspendus à cause de la force du brasier. Le sort de Clova n'est pas scellé.

Mais partout où le nom de Clova est mythique — chez les pêcheurs, chasseurs, bûcherons, aventuriers, motoneigistes, canoteurs, cueilleurs de bleuets et de champignons —, on ne retient que la déclaration de Fran-

Ce sont essentiellement des forêts d'épinettes noires qui ont brûlé lors des feux de Clova. Sur ce lac, certaines étaient âgées de plus de 130 ans et n'avaient jamais été exploitées.



çois Legault, et c'est la stupéfaction. Chez les gens qui habitent Clova à l'année et qui y font des affaires, comme Jean Blanchard, c'est plutôt l'incompréhension. « J'étais ici dans la cuisine des pilotes avec mes gars quand le premier ministre a dit qu'on allait brûler », relate le copropriétaire (avec sa conjointe, ses fils et sa belle-fille) d'Air Tamarac, en pointant la pièce à côté de son bureau, à sa base d'hydravions.

Ce comptable professionnel originaire de Saint-Hyacinthe est devenu pilote de brousse il y a plus de 30 ans. En 1993, avec sa conjointe, il a acheté la petite entreprise de transport par avion sur flottes créée par Jacques Bérubé, une légende de la place, qui a inspiré le personnage de Jacques Légaré dans le roman *Cowboy*, de Louis Hamelin. Quelques années plus tôt, le père de Jean Blanchard avait relancé le village en se portant acquéreur des maisonnettes de la CIP et les avait transformées en pourvoirie.

La forêt brûlait bel et bien à Clova le 5 juin 2023, au-delà du lac Duchamp, qui borde le village et sert de rampe d'accès à l'immense territoire. « Le feu était juste de l'autre côté du lac, où tu vois la plage, poursuit Jean Blanchard. On voyait les avions-citernes l'arroser, des hélicoptères avec des seaux aussi. Les gars du village l'avaient déjà contenu au sol. Rien de ce qui se disait à la télé ne correspondait à notre réalité », raconte-t-il les bras dans les airs.

À ce moment, bon nombre de résidents comme de villégiateurs et de visiteurs avaient obéi à l'ordre d'évacuation, sauf une douzaine de personnes, demeurées sur place en espérant sauver plus que l'essentiel. « On ne se sentait pas menacés, ajoute Jean Blanchard, on avait nos plans de sortie. »

Son concurrent et néanmoins ami, Olivier Brossard, l'autre transporteur aérien de Clova, également propriétaire de la pourvoirie César Camps du Nord, avait même prévu d'ancrer tous ses hydravions au milieu du lac si ça dérapait et que la seule porte de sortie était la route.

« Parce que c'est comme Rome ici », blague Serge Rousseau, résident de Clova depuis 17 ans, qui nous accueille dans sa véranda surplombant les terrains qui séparent le centre du village

de la forêt : une zone qui hésite entre être une rue, un terrain vague, un dépotoir improvisé, le stationnement de Serge et sa cour arrière. Rome ? « Oui, parce que tous les chemins mènent à Clova ! » plaisante ce grand gaillard, trappeur professionnel spécialisé dans la trappe d'animaux nuisibles en milieu urbain, et qui aujourd'hui s'occupe aussi pour Hydro-Québec de la centrale au mazout de Clova — laquelle fournit le village en électricité. Les routes pour fuir les feux sont en effet nombreuses : une conduit à Senneterre, en Abitibi, vers l'ouest, puis deux autres permettent de rejoindre Mont-Laurier, au sud ; sinon, on peut rallier Obedjiwan et le Lac-Saint-Jean par le nord et La Tuque par l'est.

L'inquiétude était plus grande pour les proches évacués ou qui se trouvaient déjà ailleurs que pour les gens restés sur les lieux. « Ma femme [demeurée dans la région de Montréal] m'a appelé en pleurs, elle avait même envisagé que le pire m'était arrivé », soupire Olivier Brossard, visiblement encore ébranlé par l'annonce mal avisée du premier ministre Legault. « Je n'ai pas la télé à ma base, alors je ne comprenais rien de ce qu'on me disait au départ quand mon téléphone n'arrêtait pas de sonner. Ça a vraiment créé la panique. »







Le lendemain, 6 juin, le plus illustre fils de Clova, l'écrivain Yves Beauchemin, pleurerait lui aussi dans les pages de quotidiens de la métropole le village de son enfance réduit en cendres.

## UN

**AN PLUS TARD, LE HAMEAU FORESTIER CENTENAIRE** grouille de vie. Les plaques d'immatriculation de la Pennsylvanie, l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois ou New York, vissées aux camionnettes garées au restaurant comme à l'hydrobase d'Air Tamarac, témoignent que Clova est une destination internationale majeure (toutes proportions gardées). D'ailleurs, il n'y avait plus de place pour se stationner chez Jean Blanchard.

Les quais d'Air Tamarac étaient bondés tel un port de croisière au moment de l'embarquement : valises, sacs à dos, glacières, cannes à pêche, caisses de bière et bidons d'essence étaient joyeusement cordés et prêts pour l'aventure. Comme les propriétaires de ces cargaisons. Cole Dejong, résident de Belleville, en Ontario, a vu son séjour être annulé aux mêmes dates l'an dernier. « Les feux ? Oui,

c'était décevant, mais on comprenait », murmure-t-il comme s'il était à la chasse à l'affût. Pour lui comme pour plusieurs autres, le voyage de cette année est la proverbiale partie remise. Rien ailleurs au Canada, jure-t-il, en particulier dans son Ontario, pourtant bien doté en forêts boréales et en lacs, n'égale une visite à Clova. « C'est la meilleure pêche par hydravion au monde. Les dorés que j'ai capturés la fois d'avant... », prétend-il en élargissant ses bras jusqu'à ce que son intervieweur lui jette un regard plein de doutes. Mais son amour du lieu, lui, est sincère.

« Une bonne partie de ma clientèle vient de l'extérieur du Québec », dit Olivier Brossard, neveu de l'entomologiste Georges Brossard. Et cette clientèle était très au courant de ce qui se produisait dans ce qui, pour elle, est un coin reculé de l'Amérique du Nord. « Mes clients américains étaient enfumés par nos feux. Ils voyaient dans leurs nouvelles ce qui

**Ci-contre :** Cole Dejong, amateur de pêche au doré et au brochet, préfère ce secteur du Québec au nord de l'Ontario. **Ci-dessus :** Jean Blanchard accueille un de ses Beaver, modèle d'hydravion qui excelle dans la brousse québécoise.



se passait chez nous. Ils me contactaient souvent juste pour me demander si j'allais bien.»

Le nom de Brossard est célèbre depuis longtemps dans la communauté halieutique du Nord-Est américain. Le père d'Olivier, Benoît, a fondé avec son oncle au début des années 1970 le Club César, à près d'une heure de très mauvais chemins au sud de Clova. Le César, qui à l'époque pouvait être qualifié de Ritz des pourvoiries en région sauvage, attirait une clientèle nantie. Olivier Brossard a littéralement été élevé dans cet univers, où la famille vivait d'avril à novembre pendant que sa mère, Anita, recevait chaleureusement cette faune argentine. La pourvoirie ayant fermé il y a plusieurs années, il a en quelque sorte repris le flambeau en créant la sienne, en plus de sa propre flotte d'hydravions. Bien qu'il soit de Brossard (oui, c'est sa famille qui a fondé cette fameuse ville de la banlieue de Montréal), il considère Clova comme son chez-soi. «On montait en *pickup* au restaurant du village pour voir le Canadien en séries. C'est chez nous ici.»

## AU

**TOTAL, QUATRE INCENDIES** ont menacé Clova sur ses flancs est et sud pendant trois semaines. Les feux 224, 225 et 226, à une quinzaine de kilomètres à vol de corbeau, obstruaient complètement le ciel du village vers le sud, comme l'aurait fait un nuage pyroclastique. Sous cette colonne de fumée que l'on pouvait voir sur des photos diffusées sur Facebook par un résident, il y avait notre chalet.

Comme la plupart des propriétaires de chalets, nous avons vécu la tragédie à distance satellitaire, car seules des images prises de l'espace pouvaient nous renseigner sur l'avancée des feux dans les premiers jours, étant donné que toute circulation terrestre et aérienne était interdite dans la zone.

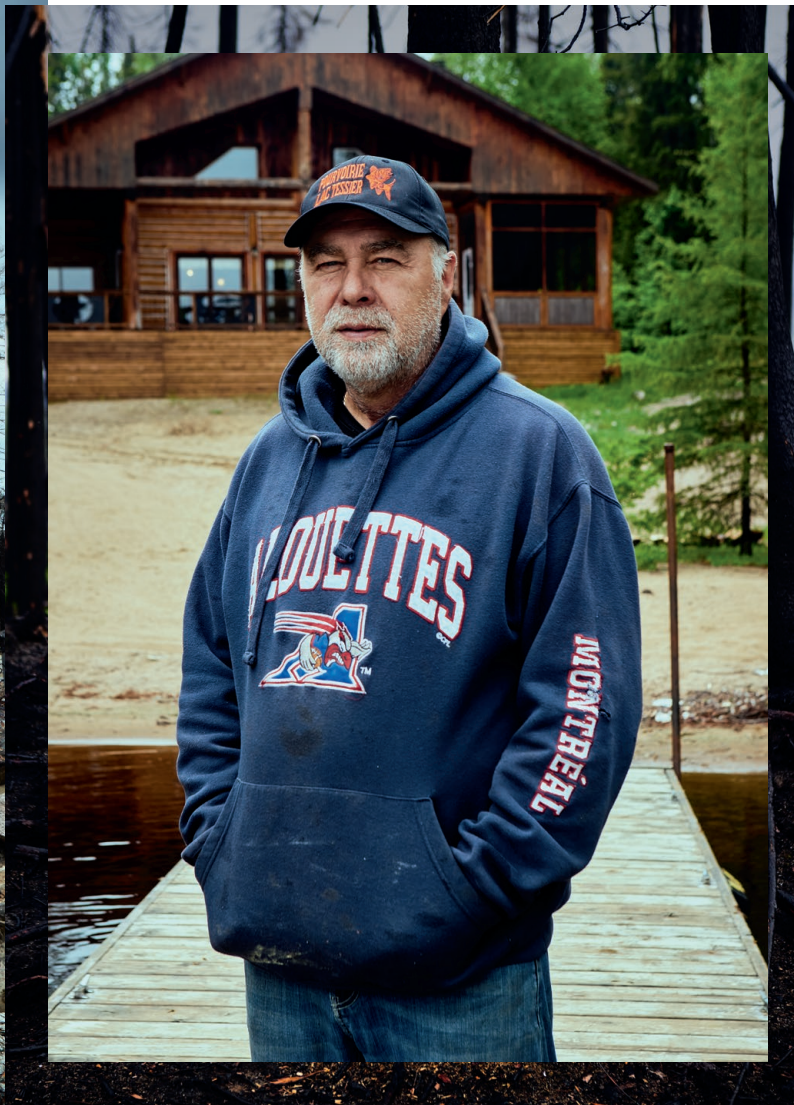
Tous les matins, on espérait de nouvelles images satellite, les mises à jour des répertoires de photos étant pour le moins irrégulières et n'offrant pas toujours la meilleure résolution. Chaque détail des images méritait une analyse digne de la police scientifique

sur le groupe Facebook «Spotted Parent et Clova». Puis, le 6 juin, une photo prise au-dessus de notre secteur le 2 juin en après-midi (jour 2 du brasier) laissait croire que le pire était passé : l'essentiel du panache de fumée, celui qui était visible comme un nuage de volcan depuis le village, étant concentré à l'est du chalet, en direction sud. Deux jours plus tard, une autre photo, prise le 3 juin, cette fois-ci le matin, ne montrait plus aucune fumée apparente, mais révélait que toute la forêt autour du chalet — et presque partout autour du lac — avait brûlé. L'angoisse. Il faudrait le témoignage d'un pilote local et des images vidéos de nos pompiers improvisés, une semaine après, pour confirmer le miracle.

Le feu qui a tant semé l'émoi n'a cependant été ni le 224 ni le 225 ou le 226. Le brasier qui a donné des sueurs froides aux gens du coin était le 350 — que les résidents ont appelé le « feu du 91 » (parce qu'il sévissait à cette borne kilométrique de la principale route d'accès à Clova depuis Parent). Brûlant à l'est du village, il était d'une taille







considérablement plus modeste que les autres, d'à peine quelques centaines d'hectares. Mais il était à moins de deux kilomètres de la gare, du restaurant, des bases d'hydravions et de leurs réservoirs de carburant, ainsi que de la génératrice au mazout. Par une grâce du ciel que n'auraient pas dédaignée les autorités en 1941, les vents du nord-est l'ont tenu à une distance suffisante des infrastructures essentielles, et ont permis à la dizaine de résidents demeurés sur place de le contenir, avec l'aide des pompiers de la SOPFEU qui creusaient des tranchées coupe-feu.

Cet incendie barrait toutefois la principale voie d'évacuation de Clova, en plus d'isoler la pourvoirie du lac Tessier, dont les bâtiments en bois rond massif impressionnent par leur qualité architecturale. Pas le meilleur matériau pour affronter des flammes en furie, par contre. « On a été chanceux », concède Daniel Lanthier, gérant des

lieux. Le feu n'était qu'à quelques dizaines de mètres de l'un de ses magnifiques chalets, au bord de ce plan d'eau navigable sur plus de 20 km. « On a commencé par faire évacuer tous nos clients. Ils ont pris la route, et on leur avait demandé de signaler leur présence au magasin général de Parent, pour qu'on soit sûrs qu'ils étaient en sécurité. »

La vraie bataille a pu débuter par la suite, avec certains des employés restés là, les quelques pompiers de la SOPFEU et la dizaine d'hommes du village, malgré un avis d'évacuation dont, jusqu'à ce jour, personne ne connaît la provenance officielle. On cherche encore.

Les pompiers de la SOPFEU étaient bien à Clova, mais en nombre limité, et de jour seulement. La nuit, c'était aux gens de Clova de jouer pour assurer la survie du village. Marc Sigouin, qui habite à l'année l'ancienne église, qu'il a transformée en salle de spectacle, est un spécialiste du détournement de l'usage principal des choses. Il a changé en citerne un camion aussi âgé que Mathusalem grâce à... un vieux réservoir de mazout ! Il prépare d'ailleurs une seconde amanchure du genre. « C'était notre camion de pompiers des Pierrafeu. On a trouvé tout ce qui pouvait ressembler à un boyau et à une pompe. Et on a arrosé, arrosé, arrosé... »

Ça a été jour et nuit, relate Dominic Vincent. « La nuit, le feu éclairait tellement qu'on n'avait pas besoin de lumière. Puis, quand ça devenait assez gorgé d'eau... pouf ! tout s'éteignait. Restaient seulement les braises, et là, il faisait noir en maudit ! »

S'il avait fallu que ce feu-là rejoigne le 225, « des dizaines de chalets auraient brûlé », croit Daniel Lanthier, de la pourvoirie du lac Tessier. Ce sur quoi renchérit Dominic Vincent : « Et il fallait juste que ces feux fusionnent tous et que les vents changent de bord pour que ça revienne sur le village. »

Arrivé à Clova à l'âge de cinq ans, quand son grand-père en était le directeur général pour la CIP, Dominic Vincent a fait sa scolarité jusqu'en 2<sup>e</sup> secondaire dans la petite école multinationale du village, fermée en 1989. Après quoi, il lui a fallu la poursuivre à Mont-Laurier. Il est revenu à Clova

Ci-dessus, à gauche : Les ruines d'un imposant camp en bois rond qui n'a pas résisté au feu 225. À droite : Daniel Lanthier devant un chalet de la pourvoirie du lac Tessier, sis à quelques centaines de mètres du feu 350.





plus tard, en 1996, pour reprendre des mains de sa mère le restaurant. Et il est retourné à l'école... pour la transformer en auberge.

À 100 km à la ronde, tout le monde connaît Dominic Vincent, véritable référence pour tout ce qui touche la vaste région et pour quiconque a besoin d'aide. Mais en cette première semaine de juin 2023, c'est lui et l'ensemble du village qui ont eu besoin de renfort, qui n'est pas venu comme escompté. «La SOPFEU a fait ce qu'elle a pu dans les circonstances, juge-t-il après coup. Les gars nous aidaient comme ils le pouvaient, mais il y avait tellement de demandes partout: ça brûlait à Chibougamau, à Chapais, à Lebel-sur-Quévillon, sur la Côte-Nord... C'est sûr que Clova ne pouvait pas être une priorité.» Les gens de Clova ont compris qu'ils ne pouvaient vraiment compter que sur eux-mêmes, et sur un peu d'appui de la SOPFEU.

La Ville de La Tuque, dont fait partie le hameau, ne pouvait non plus

intervenir, puisque les pompiers municipaux ne sont pas habilités à combattre les feux de forêt.

Avant 2001, Clova était une bourgade sans statut juridique, et sa voisine Parent, une municipalité. Situées à l'extrême nord-ouest de la Mauricie, aux confins de l'Abitibi et des Hautes-Laurentides, les deux localités ont été intégrées au territoire de La Tuque en 2003, dans la foulée de la grande opération de fusions municipales. Pourtant, Clova est pratiquement sur la ligne de partage des eaux entre les océans Atlantique et Arctique! Ça commence à être loin des rives de la rivière Saint-Maurice. Une distance qui a mal servi les communications lors des feux de 2023. «À La Tuque, on n'a pas saisi l'ampleur de la crise», croit Éric Chagnon, conseiller municipal pour tout le secteur de Parent et Clova, qui déplore le peu d'aide reçue de la Ville alors que les flammes menaçaient Clova.

Éric Chagnon réside à Parent, à 92 km de Clova par la route forestière principale. Bien qu'elles soient éloignées l'une de l'autre, les deux localités ont un lien aussi solide qu'un barrage de castor. Pendant que nous nous faisons dévorer par les marionguins à son chenil, entourés de ses chiens de traîneau qui aboient de bonheur à l'arrivée de la visite, lui ne décolère pas. «Ils [les responsables de la Ville] auraient pu au moins leur donner plus d'aide. Le mieux que la

**Ci-dessus : Marc Sigouin et son camion de pompiers des Pierrafeu, une invention qui s'est avérée cruciale dans la défense du village.**  
**Ci-contre : Dominic Vincent, propriétaire du restaurant et de l'auberge de Clova, considéré comme le « maire » de la place.**



Ville a trouvé à faire, c'est de leur fournir une pompe électrique... en plein milieu du bois!»

Le manque d'information jusqu'à l'extinction totale des feux, quelques semaines plus tard, aura fait mal aussi. «Après deux ans de COVID à fonctionner à petit volume, on espérait enfin pouvoir connaître une vraie saison, raconte Olivier Brossard. Sauf que la forêt était fermée, puis rouverte, puis refermée... Une moitié de lac était ouverte, pas l'autre. C'était un peu n'importe quoi. C'était difficile, l'information sortait au compte-goutte, on devait avertir nos clients à la dernière minute.» Air Tamarac a perdu 44 % de son chiffre d'affaires en 2023 à cause des feux. «Les gens de la SOPFEU ont compris qu'on connaissait mieux le territoire, soupire Jean Blanchard, que se fier à ce qu'ils voyaient sur les cartes n'était pas la meilleure idée.»

## EN

**1995, UN FEU DE 60 000 HECTARES AVAIT RAVAGÉ** toute la forêt entre Clova et Parent. Le village de Parent, menacé pour

de vrai, avait été complètement évacué. Comble de l'ironie, le brasier avait débuté à peu près au même endroit que le feu 225 de 2023. Le vent avait juste soufflé dans un autre sens, vers l'est, donc vers Parent.

Il n'y a pas que les vents qui avaient sauvé Clova en 1995. Le village est situé entre deux des principales lignes de 735 kilovolts qui acheminent l'électricité de la Baie-James vers Montréal. Environ 40 % du courant qui permet de rafraîchir la métropole en temps de canicule passe chaque côté de Clova. Les avions de la SOPFEU avaient pris un grand soin d'arroser la plus importante des deux lignes. «On pensait qu'ils feraient la même chose cette année, dit Dominic Vincent, on se sentait donc en sécurité.»

Ce à quoi Daniel Lanthier ajoute : «On se disait qu'ils n'avaient pas d'autre choix. Que s'il fallait que le courant saute à Montréal, ça crierait.» Mais il n'y a pas eu de panne totale à Montréal ni d'arrosage de la ligne. Hydro-Québec a jugé que ses travaux de maîtrise de la végétation sous les lignes réalisés récemment suffisaient pour éviter que la chaleur et la fumée entraînent des déclenchements en cascade.

N'empêche, les feux de 2023 auront tout de même provoqué une vague de chaleur humaine. Dans les mois qui ont suivi, Clova a regardé devant, pas en arrière. Les gens du village ont créé un OSBL qui prendra possession de la gare, qui figure sur la liste des gares patrimoniales du Canada. Voisine du restaurant, elle continuera d'être le point de chute des touristes qui arrivent par le train, mais deviendra aussi le centre névralgique de la vie communautaire... et de la lutte contre les futurs incendies de forêt. «On est plus équipés que jamais, par nous-mêmes! On a des pompes, des milliers de pieds de boyaux... dit Dominic Vincent. Tout sera entreposé à côté de la gare. Et on sera plus prêts que l'an passé au prochain feu. On saura quoi faire.»

Ce prochain incendie n'aura pas eu lieu en ce mois de juin 2024. Les orages du premier jeudi de juin étaient gorgés d'eau, les pluies en ont laissé tomber plus de 70 mm, presque le total moyen pour le mois. Clova respire et vit toujours. ■

